

## « RETENDRE L'ÉLASTIQUE DE LA FRONDE »

*Entretien avec Paule Constant*

*Dans la majorité de vos romans, le thème de la violence occupe une place non négligeable. Est-ce l'écho d'expériences vécues ou s'agit-il plutôt d'une violence imaginaire, d'un élément de fiction ?*

Il me semble avoir vécu (je suis née en 1944) dans une époque historique particulièrement violente. Fin de la guerre dans une famille d'officiers, vécue dans le sentiment de la défaite et de l'humiliation ; puis la colonisation : je vis au début des années 1950 au Cameroun, mon père est un Pied-Noir d'Algérie ; puis fin de la colonisation, vécue aussi dans ma famille dans le sentiment de la défaite et de l'humiliation, sans compter le sentiment de la peur devant les populations qui revendiquaient leur indépendance. C'était il y a cinquante ans. S'y greffe l'histoire particulièrement violente de la guerre d'Algérie qui concernait personnellement mon père qui y perdit une partie de sa famille. Et cerise sur le gâteau, mon passage à Cayenne où mon père était en 1949 médecin des relégués du bagne. La scène des têtes coupées n'est pas une invention. J'ai subi de plein fouet la violence de l'époque. Je pourrais, si je ne craignais d'être trop longue, vous donner des détails de ma vie personnelle : comment ne pas se trouver derrière une porte qui risquait d'être mitraillée, comment

trouver un endroit pour se cacher, comment faire face à un feu de brousse, comment échapper à un bagnard ivre qui vous menace de son couteau, comment fermer sa moustiquaire pour que les vampires n'entrent pas, plus la grande cohorte des dangers de la nature qui ne m'a jamais été présentée comme bonne et accueillante. Là-dessus, il faut ajouter que j'ai passé la plus grande partie de ma vie dans des hôpitaux (hôpitaux militaires, hôpitaux de brousse, léproserie, service des maladies infectieuses) où j'ai vécu les grandes maladies symboliques (lèpre, choléra, rage, tuberculose, sida, etc). Je ne me suis jamais familiarisée avec la maladie, elle me fait horreur, surtout dans ses formes mutilatrices et dévastatrices. La violence sévit toujours, par médias interposés, dans une accumulation et une dramatisation que renforce la mondialisation.

*Dans les deux romans sur lesquels se fonde mon étude, la violence infligée aux enfants, plus particulièrement aux fillettes, ressort d'une manière réitérative. Avez-vous cherché à faire l'examen et la critique de certaines formes d'éducation bien connues et acceptées par la société ?*

Le thème de l'éducation est effectivement réitératif dans mes livres (*Propriété privée, Un monde à l'usage des Demoiselles*). Là encore, c'est une longue histoire. C'est ma mère qui m'a appris à lire et à écrire dans un contexte d'une violence inimaginable. Elle s'était instituée professeur, elle ne l'était pas, sa mère l'était, et elle devait revivre en enseignant la panique de ses échecs scolaires : me faire recopier cent fois ses propres fautes d'orthographe, si bien que j'avais deux orthographes différentes, la bonne et celle de ma mère. Avec le recul, ce qui me frappe c'est l'incohérence de l'enseignement qu'elle me donnait tout en se livrant, dans le désordre, aux actes de la vie quotidienne (maquillage, cuisine, visites, sport, courses). Sa colère éclatait quand je ne comprenais pas ce qu'elle voulait me faire entendre. Mais je préférais encore sa colère à celle de mon père, que je n'ai connu qu'à l'âge de quatre ans à son retour de la guerre d'Indochine. Il avait la colère éruptive et la violence virile. Je pense qu'il me considérait comme une figure ennemie, une sorte d'otage de ses guerres passées. Il s'y greffait une lutte des classes car, élevée jus-

qu'à quatre ans par mes grands-parents maternels, qui vivaient en grands bourgeois, je devais représenter pour lui une classe sociale honnie. Affectivement, je ne l'aimais pas, ce qui a je crois limité les dégâts psychologiques. Mais j'en ai eu tout le temps peur et je crois qu'il l'avait bien compris, quand en me remettant — sur ma demande — ma légion d'honneur, un mois avant sa mort, il m'a dit : « Madame, vous êtes une rescapée de votre enfance. » Ensemble, le couple que l'on retrouve dans *Ouregano* et *La Fille du Gobernator* est terrible. J'ai montré la tenaille dans laquelle l'enfant est prise. Aujourd'hui, cela s'appellerait du harcèlement moral et physique et serait du domaine de la maltraitance. Le roman a pour moi une fonction curative, car si je dis la violence, je ne dis pas toute la violence et de quelle façon elle fut concentrée sur moi surtout entre mes quatre et dix ans, puis de nouveau entre mes treize et seize ans. Je la disperse, je la généralise, et je l'historicise, c'est-à-dire que je l'explique par la guerre et la colonisation. J'essaie de la comprendre.

*Il me semble que vous dénoncez également la violence inhérente au racisme, à travers vos personnages et par l'exemple de la mort du médecin noir, acceptée comme normale par la société française de la colonie. Mais aussi, vous montrez la violence machiste du personnage qui viole et humilie la jeune Marie-Rosalie, métisse, bâtarde et soumise à la violence de son patron, Beretti. Vos romans ont-ils pour but ou mission de faire connaître les innombrables violences commises dans ces sociétés peu connues des habitants de l'hexagone ?*

Dans *La Fille du Gobernator*, la naissance de Tang, le nain chinois, est annoncée au verso du fameux article de Zola paru dans *L'Aurore*. Zola accuse l'affaire Dreyfus et j'invente l'histoire de cette petite chinoise qui accouche à sept ans de Tang. Et ce *J'accuse* occupe l'espace de tous mes livres, du colonialisme à la peine de mort. Il en est le beau symbole.

*Dans La Fille du Gobernator, le fanatisme religieux apparaît comme la cause principale des violences exercées contre Chrétienne par ses parents. Selon vous, la religion chrétienne devrait-elle justi-*

*fier la violence faite aux enfants, au nom du sacrifice et du dévouement au prochain ?*

J'ai vu bien des formes de fanatisme chrétien et en matière de littérature je reprends le flambeau des mains de Thomas Hardy. Le Gobernator voit dans le bague une sorte de purgatoire où ont été conduits tous les soldats qu'il a fait tuer et les bagnards représentent pour lui les âmes de ses soldats morts, j'ai envie de dire les âmes mortes, selon le titre de Gogol. La mère de Dieu est une véritable sainte comme on en faisait au moyen âge. Je lui ai donné toutes les caractéristiques et les aspirations des grandes mystiques du XII<sup>e</sup> siècle. L'un et l'autre sont des personnages assez beaux, très purs, mais leur réunion devient atroce. Tous mes livres parlent de religieux. *White Spirit* est une allégorie romanesque sur le Saint-Esprit, *La Fille du Gobernator* évoque le salut et le purgatoire, *Le Grand Ghâpal* la grâce, *Sucre et Secret* le Golgotha, *La Bête à chagrin* la nativité.

*Croyez-vous que la violence continue à sévir de la même manière à l'heure actuelle et qu'elle puisse encore être un ressort narratif efficace dans le roman de ce début de siècle ? La femme écrivain serait-elle plus sensible au thème de la violence que l'homme ? Est-ce que dire la violence requiert des stratégies narratives spécifiques pour atteindre un maximum d'expressivité et de pathos ? S'agit-il surtout d'émouvoir ou plutôt de provoquer un rejet chez le lecteur ou la lectrice ?*

Quand j'ai publié *La Fille du Gobernator*, je ne pensais pas que le livre pût trouver un public. Or, au contraire, il s'est imposé et il est devenu une sorte de best-seller naturel. Comme la plupart des lecteurs ne jugent pas en dehors de leur sphère de connaissance et d'émotion, j'en déduis que beaucoup de lecteurs de *La Fille du Gobernator* se sont reconnus dans Chrétienne. Il y a eu aussi des rejets. On l'a trouvée « méchante », ce qui justifiait qu'elle soit « punie ». Certaines personnes, qui connaissaient mes parents, ont certainement jugé que j'étais une « mauvaise fille ». L'écrivain est toujours pour ses parents un mauvais enfant. Quant aux stratégies narratives, elles réclament beaucoup de sobriété et aussi d'humour pour retendre l'élastique de la fronde.

*Quels sont vos prochains projets d'écriture ? Croyez-vous que la violence réapparaîtra dans vos œuvres futures ?*

C'est dans le domaine de la justice, crimes affreux et incompréhensibles, références quasi religieuses au bien et au mal, réprobation, peine, condamnation, que je continue à creuser autour de la violence et de la peur. Je suis toujours impressionnée par *La Bête à chagrin*, qui raconte le combat de la violence et de la peur, mais qui explique aussi que la violence est née un jour de la peur. J'ai commencé un livre sur un fait divers, un homme et une femme qui tuent leurs enfants et qui promènent leurs cadavres au fond du coffre de leur voiture dans des parcs d'attraction. Il a un titre provisoire : *Dans le cristal clair des oublis*. J'en ai un autre en train, plus difficile à écrire celui-là, sur la notion d'honneur et de honte, comment on éprouve de la honte pour des choses qui, un temps, avaient semblé honorables.

*(Propos recueillis par Claude Benoit.)*